

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

Faut-il dire "bonjour" à ChatGPT ?

S'il vous plaît, Google, pourriez-vous traduire le nombre romain MCMXCVIII? Merci." Ces mots ne sont pas de votre serviteur mais de May Ashworth, une grand-mère britannique dont les manières et la politesse à l'encontre du moteur de recherche avaient amusé la Toile il y a quelques années. Un doux mélange d'élégance et de naïveté, de cette candeur dont seules les personnes âgées sont encore capables quand il s'agit d'Internet et de ses merveilles. A l'époque, l'entreprise californienne s'était même fendue d'une réponse très convenue: "Chère grand-mère, pas besoin de nous remercier: Bien cordialement, Google."

Quand la technologie nous échappe et nous sert en même temps,

quelle relation devons-nous entretenir avec elle? Comment nous comporter, comment nous adresser, comment interagir avec ces algorithmes qui nous rendent constamment service? Et si l'épiphénomène Ashworth s'est rapidement effacé pour laisser place à une nouvelle anecdote amusante, les questions qu'il posait déjà en 2016 reviennent nous hanter. A l'heure des ChatGPT [ce programme informatique qui comprend et répond aux questions des internautes, NdlR] et autres chatbots en puissance, la question de la politesse – et, derrière elle, de toute la communication – avec les intelligences artificielles est plus que jamais d'actualité. Faut-il dire bonjour, s'il vous plaît ou

“Personne ne remercie son lave-vaisselle une fois qu’il a fait son office. Il existe cependant une différence majeure avec les robots conversationnels...”

merci à la création d'OpenAI ou à l'Alexa d'Amazon? Au-delà de trancher pour l'affirmative ou la négative, c'est à une question sociétale que ces robots nous somment de répondre: quelle société voulons-nous voir émerger? Quel vivre-ensemble notre intermédiation avec les IA fera-t-elle naître?

Un malaise grandissant

Une première voie consisterait à rappeler que la technique n'est que technique – qu'elle n'est ni vivante ni consciente, et que, dès lors, on ne lui doit rien: ni rémunération, ni égards, ni politesse. Personne ne salue sa porte d'entrée ou sa serrure quand il rentre chez lui, peu nombreux sont ceux qui remercient leur lave-vaisselle une fois qu'il a fait son office – évidemment, ce ne sont





Louis de Diesbach

Éthicien de la technique et consultant au Boston Consulting Group

■ Comment avons-nous envie de traiter nos machines? Faut-il faire preuve de politesse alors que nous sommes en relation avec elles? Loïn d'être anecdotique, la réponse à cette question pourrait dessiner notre société de demain.

que des machines! Pourquoi devrait-il en être autrement pour Alexa, Siri, ou ChatGPT?

Il existe cependant une différence majeure, qui entrouvre une autre voie: avec les robots conversationnels, nous entrons en communication – c'est-à-dire en relation. Quand j'entame un échange avec ChatGPT afin qu'elle m'écrive, par exemple, un texte de "bonne année" pour mes employés, nous créons une *conversation* au sens étymologique du terme de tourner *avec* – l'intelligence artificielle et moi-même créons un bien étrange lien social et communicationnel complètement absent de l'interaction avec le lave-vaisselle. Difficilement qualifiable, à la frontière entre médiatisée (au sens de "au moyen d'un média") et interpersonnelle, cette communication va devenir omniprésente dans les années à venir et c'est dès aujourd'hui qu'il nous faut la penser et la concevoir.

Le philosophe et éthicien de la communication Karl-Otto Apel définissait la communication comme "*la relation intersubjective qu'instituent des sujets capables de parler et d'agir lorsqu'ils s'entendent entre eux sur quelque chose*". ChatGPT et ses comparses sont certainement capables de parler et (bientôt) d'agir, cela peut-il nous amener à les considérer comme des sujets? Apel allait même plus loin en écrivant que "*tout être capable de communication linguistique doit être reconnu comme une personne*", au sens kantien du terme, et donc comme ayant droit au respect de son être.

À lire le philosophe allemand, le malaise quant à notre relation aux algorithmes va grandissant. Devons-nous, avec cette rigueur toujours kantienne, traiter les chatbots comme des êtres humains? Est-ce que nous leur devons le respect, comme nous le devons à tout un chacun, membre

à part entière de notre société? Non, évidemment que non.

L'effet Eliza

L'anthropomorphisation est dangereuse et la pente est glissante: si on commence par dire merci ou bonjour, ne risquons-nous pas de nous laisser emporter et de finir, comme Theodore Twombly dans le film *Her*, par tomber amoureux d'un agent conversationnel? Ces comportements ont d'ailleurs déjà été observés et théorisés sous le nom d'"effet Eliza" – ce dernier désignant la tendance que certains individus ont à assimiler de manière inconsciente le comportement d'une machine à celui d'un être humain. La distinction doit demeurer pour, certes, ne pas traiter les ordinateurs comme des humains, mais, également, pour ne pas traiter les humains comme des ordinateurs. Dernière un banal "dis Siri" se dessine ou se redessine notre tissu social.

Mais si le contraste entre humains et technologie est bien créé, il reste une dernière interrogation: comment avons-nous envie de traiter nos machines? Si rien ne nous oblige – et fort heureusement – à être affables, rien ne nous oblige non plus à être cassants ou désagréables. Dès lors, la question ne revient pas tant à la nature de l'outil qu'à la personne que nous avons envie d'être. Si nos interactions avec les IA vont croître de manière exponentielle, dans quel sens voulons-nous voir pousser nos manières et nos habitudes? Il y a fort à parier qu'une communauté où la délicatesse et la politesse dominent générerait un futur plus doux que si l'aigreur et l'aridité régnaient en maître. Peut-être, d'ailleurs, que les développements technologiques et sociaux seraient plus optimistes si nous développions notre côté "May Ashworth".

CHRONIQUE

Marre du pessimisme...

■ Le bilan du monde est tout sauf réjouissant. Faut-il pour autant sombrer dans le pessimisme le plus noir?



Francis Van de Woestyne
Journaliste

La guerre est sur notre continent. Des conflits armés jettent sur les chemins de l'exil des hommes, des femmes, des enfants qui n'ont que leurs yeux pour pleurer. Dans l'est du Congo, cette tragédie oubliée, le viol est l'arme principale de milices qui se déchaînent sur des femmes isolées, sans défense. Les richesses du Congo sont pillées sans que personne intervienne. Sauf le pape François, admirable de courage. Le réchauffement climatique provoque partout des cataclysmes: nous ne pourrions éviter les prochaines catastrophes que si nous modifions radicalement notre mode de vie, notre façon de manger, de nous déplacer. Après le Covid, un autre virus figurera peut-être encore le monde. Et dans les pays "riches", les inégalités se creusent, la crise économique affaiblit les plus faibles, les sans-emploi broient du noir. Même les gens en couple qui disposent chacun d'un travail connaissent des fins de mois difficiles. Les perspectives économiques sont en berne. Les travailleurs du non-marchand, autrefois considérés comme des héros, sont épuisés, mal payés, en sous-effectif. La main-d'œuvre étrangère ne parvient pas à pallier le manque de vocations belges. Le bilan du monde est tout sauf réjouissant.

Faut-il pour autant sombrer dans le pessimisme le plus noir? D'où viendront les étincelles de l'espoir sinon de nous-mêmes? Ne sommes-nous pas les architectes de nos propres vies, nous les nantis, les privilégiés, nés dans des pays qui ont fait de la solidarité leur principal axe politique. Utopie? L'utopie est une réalité en puissance. Mais pour que les choses changent, évoluent, il est utile de dézoomer. Il faut reconnaître que certaines personnes se livrent régulièrement à ce qui devient parfois un sport national, à savoir la plainte éternelle, le "ouin ouin" sans limite et sans pudeur...

La plainte permanente

Il y a quelques jours, le journal télévisé de France 2 enfila les sujets du jour "sans transition", comme des perles qui s'entrechoquent. Problème électrique à la gare de l'Est. Train en retard. Deux voyageurs se plaignent. Sujet suivant: la réforme des retraites. Sujet inabordable en France. Les droits acquis doivent le rester même si les conducteurs de lo-

comotive ne doivent plus nourrir leur Micheline au charbon. Exemple à l'appui, la réforme est présentée comme l'injustice totale. Reportage: deux dames de 62 ans, plutôt dynamiques, vont devoir travailler trois mois de plus pour obtenir une carrière complète. L'une est employée dans une agence de voyages, l'autre est enseignante. Les deux vont devoir postposer les projets qu'elles nourrissaient depuis des années. La première avait prévu de revendre son petit pavillon: plutôt que de le mettre en vente en décembre, elle devra attendre février. L'autre avait organisé un voyage d'un mois à Papeete. Elle devra reporter son trip de trois mois. Ces personnes sont concentrées sur leurs petites préoccupations quotidiennes, négligeant les urgences, les nécessités de ceux qui sont réellement dans le besoin: les familles monoparentales qui ont des difficultés de fin de mois, les petits artisans dont les revenus fondent à cause de l'augmentation frénétique des factures énergétiques. Et que dire de ce jeune qui manifeste pour sa pension: n'a-t-il pas d'abord envie de construire un projet, de fonder une famille?

L'optimisme est un devoir moral

Le sujet suivant dure à peine 30 secondes: le 78^e anniversaire de la libération des camps d'Auschwitz est juste évoqué par le journaliste. Un peuple qui oublie son passé se condamne à le revivre... Que dire de la vie quotidienne des Ukrainiens, de millions de personnes qui fuient la terre où ils sont nés? Comment oublier les enfants abandonnés dans les rues du Caire, de Bogota ou de Monrovia? Notre époque sombre dans l'individualisme, le repli sur soi. L'époque, on le concède, n'est pas la joie. Les signaux d'alerte sont tous au rouge. Mais il faut aussi voir les élans de la jeunesse. Pourquoi avoir perdu foi en l'homme, en la science, en la technologie? Pourquoi certains médias passent-ils leur temps à susciter, dans des micros-trottoirs pathétiques, la tristesse, le pessimisme, l'égoïsme des gens qui n'ont d'autre horizon que leur nombril. "*L'optimisme est un devoir moral*", disait Churchill. Les médias ont sans doute leur part de responsabilité dans ce pessimisme ambiant. Bart De Wever aime à dire que l'optimiste est un citoyen mal informé. Non, c'est aussi une question de courage, d'altruisme. L'avenir n'est pas au rejet des autres. Il est dans le collectif. Dans le "Nous". Nourrissons-nous des contacts, de l'intelligence, de la tendresse des autres. Partageons le goût de l'effort, le goût des autres, le goût du travail. "*Vis chaque jour comme si c'était le dernier. Apprends comme si tu devais vivre toujours.*" (Gandhi).